

*CECILIA
JULES-BURTH*

TOUS
LES JARDINS
GRENADE



Cécilia Jules-Burth

Tous les jardins grenade

© Cécilia Jules-Burth, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0169-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur :

Mljet ou la Haute Mer, Poèmes - 1976 - P-J. OSWALD, épuisé

Fous les Soleils, Poèmes - 1979 - Francis DESWARTHE Editeur, épuisé

Danser sur le satin de l'eau, Roman - 2014 - JS EDITEUR

Chemins Rebelles, Poèmes - 2015 - JS EDITEUR

Tiger ou les heures miracles, Roman - 2017 - JS EDITEUR

L'Affaire Vera DEVINOVITCH, Roman – 2019 - JS

Mail : quietude@free.fr

À mes filles

La vie est une cerise
La mort est un noyau
L'amour un cerisier.

Jacques PREVERT - Chanson du mois de Mai

Quand l'amour vous fait signe, suivez-le,
Bien que ses voies soient dures et escarpées.
Et lorsque ses ailes vous enveloppent, cédez-lui,
Bien que l'épée cachée dans son pennage puisse vous blesser.
Et lorsqu'il vous parle, croyez en lui
Malgré que sa voix puisse briser vos rêves comme le vent du nord
saccage vos jardins.

Khalil GIBRAN - Le Prophète

QUAI Z

Suis descendu dans le ventre de la terre, traversée d'un pôle à l'autre, tournoyant sur sa broche jusqu'en son centre de feu. Et la terre s'est plainte et les rails ont grincé.

Suis ressorti à la station « Bonne Nouvelle ». Suis allé voir Tamata.

Tamata est une femme avisée. En général, elle ne fait pas d'erreur, mais il arrive qu'elle dramatise, qu'elle s'éparpille. Comme elle se nourrit d'opéras, elle se prend parfois pour Cio-Cio-San dans Madame BUTTERFLY. « Ferme les yeux, me dit-elle alors, essaye de te souvenir. Dans ce lieu, il fumait un épais brouillard serré comme le poing. La surface de l'eau était tapissée de joncs et les joncs poussaient si haut qu'on ne voyait plus le soleil... Non, ne bouge pas ! Ecoute ! De toutes les forêts avoisinantes montaient de forts parfums d'épices. Tout à coup, le ciel a pris l'aspect d'une laque multicolore et un long manteau de verni noir s'est posé sur les monts. Aux pieds des falaises, rousse et blanche, l'eau s'est mise à frémir, une eau fluorescente sur laquelle les embarcations oscillaient doucement. Et aussitôt la lumière est venue, à grands coups d'épaule, bousculer le brouillard de l'aube. »

Je m'énerve :

— Eh, Tamata, arrête de divaguer ! Je viens te voir pour connaître mon avenir, je te paye pour ça !

Mais elle répond :

— Tu n'es qu'un ingrat et un ignorant. Ceci est ton passé. Si tu n'as pas de passé, tu n'auras jamais d'avenir. Tu vois ce que je veux dire ?

Non, je ne vois pas.

— Il est possible, reprend-elle qu'on se mette à parler de toi.

Je bondis :

— Ah oui ! Et qui ? Qui va parler de moi ?

Mais elle ne le sait pas. Tamata ne sait rien. Ce n'est pas une diseuse de bonne aventure. Au mieux, ce serait une bonne boîte de pâtée pour chiens !

Je repars. Engouffré dans le métro. Je prends l'escalator, longe les couloirs, tourne, emprunte un autre couloir, un autre escalator, puis, sur ma droite, à

hauteur d'homme : cet écriteau « Quai Z ». Il me regarde immobile et j'irais jusqu'à lui tendre la main. Je ferais n'importe quoi quand je sors de chez Tamata.

Le jour, je pointe au chômage, la nuit au marteau-piqueur. Travail au noir. Je suis épuisé. Je n'ai plus la force de réfléchir.

Un peu plus loin la foule, du bruit. Les rames pleines.

On peut toujours refaire le chemin à l'envers, tout quitter et prendre le large, qu'est-ce que tu crois ? Bon Dieu, tout à coup un bord de mer, un champ de blé, n'importe quoi. Bon Dieu ! Ailleurs ! Le bonheur à portée de mains : est-ce que tu vois cela pour moi, Tamata ?

Une nouvelle rame arrive, aussi pleine que la précédente. Dans un grondement de forge, le métro roule, vite, vite, roule et soudain, sort du tunnel, jaillit. Dehors, il fait jour.

J'ai travaillé toute la nuit. J'ai travaillé dans le noir, puis j'ai pris ce tunnel obscur. Toujours l'obscurité. Quand on sort du tunnel, on prend une grande inspiration. On traverse la ville, on file tout droit en direction du ciel. Mais très vite c'est fini : on réintègre le palais de la reine des ombres.

Je regagne ma demeure. J'enfonce mes mains au fond de mes poches. Quelques fois, de chez les voisins du dessus, on entend traîner une chaise et des hurlements sourds, inintelligibles. Les yeux ouverts, je suis seul. Seul, isolé. Depuis longtemps, des siècles. La solitude est toujours là, elle ne nous quitte jamais.

Un jour, peut-être, quand on est mort.

Un peu plus tard dans un bistrot, je suis à boire un crème, si crémeux qu'il déborde et je lèche la mousse sur mes lèvres. Une serveuse passe. Dans ce bar, au fond de la salle, sur une banquettes de molesquine, je tangué, sommeille. Je coule un regard en coin, cherche la serveuse des yeux. Beaucoup de peuple ici. Du monde partout, c'est bien, le monde. C'est mal aussi. Cela dépend des grandes aiguilles là-haut, du sens dans lequel elles tournent, de ce que le ciel prend comme décision à ta place. Je ne rentre pas, j'ai mieux à faire, je jette deux pièces sur le comptoir et je quitte le bar.

Au cours d'une autre consultation, Tamata m'avait dit :

— Regarde bien. Tu les vois ?

— Quoi ? Qu'est-ce que tu inventes encore Tamata ?

— Les cultures de champ de riz, est-ce que tu les vois ?

— Les rizières ?

— Oui, c'est cela, les rizières. Et les pluies suffocantes, impalpables et brèves, tu les distingues à travers la brume ?

— Encore la brume !

— Concentre-toi, veux-tu !

— Tamata, arrête avec tout ça ! Je te l'ai déjà dit. Le passé ne m'intéresse pas !

— Tu as tort, a dit Tamata. Tu dois être au courant.... Et si je ne te parle pas de ça, de quoi d'autre pourrais-je te parler ?

Ereinté. Au début, la journée de travail achevée, je me sentais comme une machine bonne à mettre à la casse, le corps meurtri, mais pas de pause. Allez, les gars, encore, encore ! Tous les jours sans répit. Les ténèbres poussaient comme le blé dans les champs. Il y en avait partout. Dehors l'obscurité, dedans la fureur des marteaux piqueurs, la poussière, l'eau, le feu. Ce travail, je n'en voulais pas, mais je n'ai rien trouvé de mieux. Chienne d'existence ! Quand je quitte le chantier, les ombres me suivent, elles sont autour de moi comme des vautours, elles dévorent tout sur leur passage et elles dévorent aussi mon cœur.

Je vais passer chez Tamata. Ça fait longtemps. Combien de temps ? Je ne sais plus. J'ai trouvé son nom un jour dans ma boîte aux lettres. Un bout de papier avec un numéro de téléphone. « Prédications garanties. Reçoit à toute heure. »

Quand je sors de chez elle, je n'ai plus mal nulle part, je ne sens plus mon corps, je deviens aussi lisse que le verre d'une vitre.

— Ah, c'est toi ! dit Tamata.

— Je peux ?